

DE L'IMPORTANCE DES SAVOIRS COLONIAUX À L'ÈRE DES IMPÉRIALISMES

Arnaud NANTA
CNRS/EHESS

*Notes de
lecture*

SAKANO Tōru 坂野徹¹, *Teikoku Nihon to jinruigakusha 1884–1952 nen* 帝国日本と人類学者 1884-1952年 (L'empire japonais et les anthropologues, 1884-1952), Tokyo, Keisō shobō 勁草書房, 2005, 511 p.

Quelle a été l'influence au Japon de l'ouvrage de Sakano Tōru, *Teikoku Nihon to jinruigakusha 1884–1952 nen*, publié au printemps 2005, dans le milieu des chercheurs en histoire des sciences ou parmi les anthropologues ? La recherche japonaise possède, pour ce qui est du domaine de l'histoire des sciences, une certaine tendance à conférer davantage d'importance aux publications occidentales, comme en témoigne l'abondante quantité de traductions vers le japonais et le peu de rééditions d'ouvrages de qualité issus de l'archipel. Quand elle ne tend pas à considérer que l'ensemble des théories « anthropologico-raciales » et la pensée hiérarchisante associée seraient des produits intégralement importés depuis l'Europe et qu'ils ne constitueraient donc pas un objet historique digne d'intérêt dans le cas du Japon². Dès lors, on peut se demander si cet ouvrage, qui traite de

¹ Historien de l'anthropologie japonaise, SAKANO Tōru est maître de conférences à l'Université Nihon daigaku 日本大学, à Tokyo.

² Par exemple, l'ouvrage de NAKAMURA Teiri 中村禎里, *Seibutsugaku o tsukutta hitobito* 生物学を創った人々 (Tokyo, Nihon hōsō shuppankai, 1974, 222 p.) illustre bien cette historiographie occidentalocentrée. Concernant l'historiographie de l'idée de race : TAKEZAWA Yasuko 竹沢泰子 (dir.), *Jinshu gainen no fuhensei o tou – Seiyō paradaimu o koete* 人種概念の普遍性を問う—西洋パラダイムを超えて (L'universalité du concept de race en question. Pour dépasser le paradigme occidental), Tokyo, Jinbun shoin 人文書院, 2005, 548 p. Ce livre présente cependant des avis divergents sur la question. L'influence de textes tel le classique d'Eric WILLIAMS, *Capitalism and slavery* (1944), semble avoir été importante au Japon.

ces discours et pratiques, a bien été jugé dans toute sa portée. Avant de discuter de son contenu, je souhaiterais effectuer un retour rapide sur la recherche française des années récentes et sur les tendances européennes de l'historiographie, afin de mieux cerner la place de l'ouvrage ici présenté.

L'anthropologie et l'archéologie sont deux disciplines liées qui ont puissamment participé à la construction des représentations de l'altérité d'une part, ainsi que, d'autre part, à l'élaboration de l'imaginaire national durant la période de construction de l'État-nation. À partir du XVI^e siècle, les pays européens découvrirent des terres « étranges et étrangères », dont les observations remplirent les journaux de voyages. Ce regard curieux sur l'altérité devint un savoir systématique, notamment avec l'histoire naturelle de Buffon au XVIII^e siècle, pour ensuite prendre la forme d'une anthropologie scientifique au XIX^e siècle, c'est-à-dire un domaine du savoir dédié à la classification de l'altérité et de la différence. Dans le même temps, des disciplines relevant des Humanités, comme l'histoire nationale ou l'archéologie antique, recherchaient les origines de la « nation » moderne en tentant de mettre en évidence la continuité du « peuple », pensé comme une entité homogène. Ainsi apparut au XIX^e siècle une distinction entre deux archéologies : l'archéologie antique (qui étudiait Rome, la Grèce ou l'Égypte en Europe, la période Kofun au Japon) d'une part, et, d'autre part, une archéologie préhistorique se concentrant, à partir de la « découverte de la préhistoire » au XIX^e siècle, sur les « sauvages » qui auraient précédé les peuplements « supérieurs », voire « caucasoïdes » sur le sol européen. Le grand anthropologue Paul Broca (1824-1880) affirmait en 1859 qu'il n'avait « aucun doute sur l'infériorité des races primitives de l'Europe » en expliquant : « ces races ont disparu, détruites ou chassées par d'autres races : c'est un caractère relatif d'infériorité³ ». C'est ici que l'anthropologie au sens large et l'archéologie préhistorique se recoupèrent et se superposèrent de manière naturelle : elles constituaient au XIX^e siècle un seul et unique champ scientifique, au sens de Pierre Bourdieu, étudiant l'altérité spatiale ou temporelle. L'objet du livre de Sakano porte, dans ce contexte historique, sur l'ensemble du champ des « sciences anthropologiques », qui comprend l'anthropologie, l'anthropologie physique, l'anatomie, l'ethnologie, l'archéologie préhistorique, la raciologie, la linguistique, les études du folklore, ainsi qu'éventuellement l'étude des mythes ou l'eugénisme. L'effet produit par l'ensemble de cette recherche fut de mettre davantage en exergue l'identité nationale, c'est-à-dire l'État-nation moderne lui-même,

³ Cité par Claude BLANCKAERT, « L'anthropologie personnifiée », dans Paul BROCA, *Mémoires d'anthropologie*, Paris, éd. Laplace, 1989 (1^{re} éd. 1871), p. xii. Éric PERRIN-SAMINDAYAR (dir.), *Rêver l'archéologie au XIX^e siècle : de la science à l'imaginaire*, Saint-Étienne, Presses de l'Univ. de Saint-Étienne, 2001, 323 p. ; Albert et Jacqueline DUCROS (dir.), *L'homme préhistorique. Images et imaginaires*, Paris, L'Harmattan, 2000, 287 p.

selon un processus altéroréférentiel de construction identitaire (processus dans lequel les énoncés se focalisent sur l'Autre).

L'étude de l'histoire de l'anthropologie et de l'archéologie peut relever de deux approches et de deux types de recherches différentes. Tout d'abord, elle intéresse d'une part l'histoire des sciences au sens strict et, d'autre part, elle concerne l'histoire de la construction des identités collectives modernes – et notamment le courant de recherche étudiant la formation de l'État-nation, à la suite de Benedict Anderson ou d'Eric Hobsbawm⁴. Ensuite, cette histoire des sciences anthropologiques intéresse aussi les anthropologues et les archéologues eux-mêmes, qui ont produit, au Japon et ailleurs, de nombreux ouvrages sur leur discipline. Il conviendra donc de distinguer la recherche historique « externaliste » (c'est-à-dire émanant des historiens) des études historiques « internalistes » (émanant des chercheurs du champ eux-mêmes, c'est-à-dire l'historiographie de la discipline), car tant les points de vue adoptés que les objectifs de ces deux historiographies sont différents. Face à un effort de la recherche historique, c'est-à-dire externaliste, de reconstituer les faits du passé dans toute leur complexité pour tenter de les comprendre, les études historiques internalistes, écrites par les anthropologues et les archéologues, ont une tendance prononcée à dresser les listes de précurseurs et de « pionniers », ainsi qu'une volonté de transmission des succès de « la science » au travers de l'accumulation de ses résultats.

Le milieu universitaire français a manifesté un intérêt croissant pour l'histoire de ce champ dans les années 1990 ; chez les archéologues, avec l'ouvrage d'Alain Schnapp, *La conquête du passé*⁵, ainsi que chez les historiens, avec la grosse somme réunie par Claude Blanckaert dans *Les politiques de l'anthropologie*⁶. L'ouvrage d'A. Schnapp tentait de montrer quels types de savants s'étaient penchés sur le passé ancien dans la période précédant l'ère moderne, en mettant en évidence l'importance des « réseaux antiquaristes » dans l'Europe de la Renaissance, tout en montrant les liens entre ceux-ci et l'histoire naturelle qui suivit. D'un autre côté, les ouvrages du groupe de C. Blanckaert ou de Noël Coxe se sont plutôt concentrés sur la période moderne et contemporaine, œuvrant à la fois en histoire des sciences à la façon d'Alexandre Koyré, tout en procédant d'un regard critique inspiré entre autres des travaux de Stephen J. Gould sur l'histoire

⁴ Eric HOBBSBAMM et Terence RANGER (dir.), *L'invention de la tradition*, 1983, Paris, éd. Amsterdam, 2006, 370 p.

⁵ Alain SCHNAPP, *La conquête du passé*, Paris, Livre de poche, 1993, 511 p.

⁶ Claude BLANCKAERT (dir.), *Les politiques de l'anthropologie. Discours et pratiques en France (1860-1940)*, Paris, L'Harmattan, 2001, 493 p. ; Noël COXE, *La préhistoire en parole et en acte*, Paris, L'Harmattan, 2001, 338 p.

de l'anthropologie et sur les catégories raciales modernes⁷. L'ouvrage dirigé par C. Blanckaert rapprochait et associait ainsi en permanence les discours de l'anthropologie avec ce regard européen de l'époque sur le monde et avec la hiérarchie des peuples qu'il présupposait, pour analyser ces discours depuis le Second Empire jusqu'à la veille de Vichy.

Au même moment, dans les années 1990, on a pu constater au Japon un intérêt identique pour l'histoire de l'anthropologie. L'article de Tomiyama Ichirō 冨山一郎, « Kokumin no tanjō to "Nihon jinshu" » (La naissance de la nation et la « race japonaise »)⁸, associait la précision typique de l'histoire des sciences avec une problématique interrogeant les relations épistémologiques entre cet acte qui consiste à étudier spécifiquement l'Autre et l'histoire de la formation de la nation dans le cas japonais ; cet article fut suivi notamment par le premier ouvrage d'Oguma Eiji, 小熊英二 *Tan.itsu minzoku shinwa no kigen* (Aux origines du mythe du peuple homogène)⁹. Ces deux textes étaient novateurs, en ce que dès 1994-1995 ils soulignaient et démontraient le lien historique entre l'activité de recherche posant l'altérité comme objet spécifique et le processus de formation de l'État-nation. Tout en participant des études historiennes, ces deux textes relevaient donc plus particulièrement du courant de recherche sur l'État-nation que de l'histoire des sciences « classique ». Il faut souligner que ce type de problématique s'est déployé de façon synchronique en Europe, puisqu'il faisait alors l'objet d'études non seulement en France et au Japon, mais aussi en Angleterre et en Allemagne¹⁰. Ce point, qui mériterait d'être étudié à lui seul, ne témoigne-t-il pas d'un caractère mondialisé de la recherche chez les « anciennes puissances », qui ont peut-être souhaité toutes à peu près au même moment avoir une meilleure compréhension de cette expérience partagée que fut l'impérialisme colonial et les savoirs associés ? Ces nouveaux ouvrages japonais s'appuyaient en partie sur une longue lignée de recherches réalisées par les anthropologues et les archéologues, depuis les opus de Kiyono Kenji 清野謙次 durant l'époque de l'Empire du

⁷ Stephen Jay GOULD, *La mal-mesure de l'homme – Nouvelle édition*, Paris, éd. Odile Jacob, 1997, 468 p. (éd. américaine : *The Mismeasure of Man*, W. W. Norton & Co Inc., 1996)

⁸ TOMIYAMA Ichirō, « Kokumin no tanjō to "Nihon jinshu" » 国民の誕生と『日本人種』, *Shisō* 思想, n° 845, 1994, p. 37-56.

⁹ OGUMA Eiji, *Tan.itsu minzoku shinwa no kigen* 単一民族神話の起源, Tokyo, Shin. yōsha 新曜社, 1995, 450 p.

¹⁰ Par exemple : Paul GRAVES-BROWN (dir.), *Cultural Identity and Archaeology : the Construction of the European Communities*, Londres, Routledge, 1996, 284 p. ; Céline TRAUTMANN-WALLER (dir.), *Quand Berlin pensait les peuples. Anthropologie, ethnologie, psychologie (1850-1890)*, Paris, Éditions du CNRS, 2004, 248 p. (ouvrage en français composé de nombreux travaux allemands récents).

Grand Japon, à des livres emblématiques comme ceux de Terada Kazuo 寺田和夫, de Kudō Masaki 工藤雅樹 ou encore de Saitō Tadashi 齊藤忠 dans les années 1970¹¹, livres qui déterminent encore lourdement certaines études réalisées aujourd'hui par les anthropologues et les archéologues¹².

Il est remarquable que le contenu de l'ouvrage de Sakano soit très proche de celui dirigé par C. Blanckaert, tant par la période étudiée que par les thématiques traitées ou les problématiques de l'auteur. *Teikoku Nihon to jinruigakusha 1884–1952 nen* est l'aboutissement d'une recherche menée sur une dizaine d'années – dont de nombreux articles de qualité ont régulièrement témoigné – et qui, s'appuyant sur une profonde connaissance des documents historiques, présente et analyse avec succès des points essentiels qui n'avaient jamais été approchés par l'historiographie internaliste. On pense notamment aux chercheurs, à la recherche et aux discours anthropologiques des universités impériales de Taihoku (Taipei) et de Keijō (Séoul) durant la période coloniale, ainsi qu'aux études menées en Micronésie (sous mandat japonais de la SDN depuis 1924). L'ouvrage enrichit ainsi les anciens corpus de documents pour proposer une vision enfin complète de l'histoire du champ étudié.

Tout en s'inscrivant dans cette longue lignée de recherches historiques remontant à avant 1945, l'ouvrage de Sakano se pose donc d'emblée – tout comme l'étude historique de C. Blanckaert face à l'historiographie produite par les anthropologues français – comme étant, de fait, le premier ouvrage synthétique sur l'histoire de l'anthropologie japonaise produit par un historien spécialiste. Il conviendra de souligner ce point notamment

¹¹ KIYONO Kenji, *Nihon jinshu ron henshen shi* 日本人種論變遷史 (Histoire de l'évolution des débats sur la race au Japon), Tokyo, Koyama shoten 小山書店, 1944, 619 p. ; *Id.*, *Nihon no jinruigaku-kōkōgaku shi* 日本の人類学・考古学史 (Histoire de l'anthropologie et de l'archéologie du Japon), 2 vol., Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店, 1954-1955, 731 p. et 829 p. ; TERADA Kazuo, *Nihon no jinruigaku* 日本の人類学 (L'anthropologie japonaise), Shisaku sha 思索社, 1975, 266 p. ; KUDŌ Masaki, *Kenkyū shi – Nihon jinshu ron* 研究史・日本人種論 (Histoire des débats sur la race au Japon), Tokyo, Yoshikawa Kōbunkan 吉川弘文館, 1979, 320 p. ; SAITŌ Tadashi, *Nihon kōkōgaku shi* 日本考古学史 (Histoire de l'archéologie du Japon), Yoshikawa Kōbunkan, 1974, 349 p. ; sur cette historiographie internaliste et les débats d'ethnogenèse, voir ma thèse de doctorat : « Débats sur les origines du peuplement de l'archipel japonais dans l'anthropologie et l'archéologie (décennie 1870 – décennie 1990) », Paris 7 – GHSS, 2004, 966 p. ; Arnaud NANTA, « Anthropologie, archéologie et identité au Japon (décennies 1870-1990) », *Bulletin de la Société française pour l'histoire des sciences de l'Homme*, Paris, Centre Koyré, n° 27, 2004, p. 102-109 ; *Id.*, « L'altérité aïnoue dans le Japon moderne (années 1880-1900) » *Annales HSS, EHESS*, 2006-1, p. 247-273. Sur KIYONO : *Idem.*, « Débats autour des fouilles archéologiques à Ōsaka, 1917-1920 », *Ebisu*, n° 32, 2004, p. 25-63.

¹² On pense notamment aux travaux récents de NAKAO Katsumi 中生勝美 ou de HARUNARI Hideji 春成秀爾.

pour l'historiographie des sciences¹³. L'étude de Sakano est fort loin de chercher à dresser un simple inventaire ou classement des théories, ou bien de distinguer « intentions » des savants et logiques de l'impérialisme (comme le fait Terada), ou encore de tenter de légitimer l'ensemble du travail des anthropo-archéologues en insistant en permanence sur leurs pratiques comme des « études absolument scientifiques » (comme le fait Saitō) ; ces ouvrages se caractérisaient par une absence de problématique historique. C'est en s'attaquant à ce corpus sur le double front de la recherche en histoire des sciences et de celle en histoire de la formation des identités modernes que cet ouvrage parvient à s'affirmer avec une valeur propre. Sakano présente la recherche des savants en dressant une filiation des idées et des débats, la remet en contexte au sein de la géopolitique de l'époque ainsi que, autant que possible, des histoires personnelles de chacun. Il l'analyse ensuite en tant que totalité pour enfin réfléchir au sens historique qu'il convient de donner à cette activité des scientifiques, et proposer, à partir de là, un cadre de réflexion général.

Venons-en au contenu de l'ouvrage. *Teikoku Nihon to jinruigakusha* est composé de huit chapitres, parmi lesquels se démarque l'important deuxième chapitre qui porte sur les fameux « débats sur la race » (*jinsu ron* 人種論)¹⁴. Comprenant aussi les controverses sur la nature du peuplement préhistorique de l'archipel, ces débats ont constitué une question centrale au sein du champ de l'anthropologie depuis l'ère Meiji, et ont suscité tout au long du xx^e siècle une attention ininterrompue de la part de l'historiographie internaliste, dont témoigne notamment l'ouvrage de 1934 de Kiyono, *Nihon Minzoku* 日本民族 (Le peuple japonais)¹⁵. Ce chapitre présente une synthèse précise de cette idée fixe que sont les débats sur la composition raciale du peuplement, et souligne avec pertinence leur importance dans l'autoreprésentation collective des Japonais ainsi que l'influence sur ces débats du contexte colonial dès la phase d'intégration de Hokkaidō (1869) puis, après 1895-1905, avec la colonisation de Taiwan et de la Corée. L'auteur remarque notamment que « les enquêtes et mesures [des corps] effectuées dans les colonies seront à l'origine de différents débats portant sur la relation de race entre Japonais et indigènes [*genchi jūmin* 現地住

¹³ Il faut aussi mentionner l'ouvrage : Britta RUPP-EISENREICH (dir.), *Histoires de l'anthropologie (xv^e-xix^e siècles)*, Paris, Klincksieck, 1984, 447 p. Cependant, celui-ci portait sur les savants pré-modernes dans le contexte suivant la découverte du Nouveau Monde.

¹⁴ Cette formulation désigne la recherche et les débats portant sur les « origines du peuple japonais » et sur leur relation aux peuples et « races » limitrophes de l'archipel, notamment les Aïnous (v. note 11).

¹⁵ KIYONO Kenji, *Nihon minzoku* 日本民族, Iwanami kōza – Tōyō shichō 岩波講座東洋思潮 (Cours Iwanami – La pensée orientale), Tokyo, Iwanami shoten, 1934, 53 p.

民], [...] débats qui auront, entre autres, pour effet de légitimer le fait de domination coloniale » (p. 121). Bien qu'il existe, à la suite de Kiyono, de nombreux ouvrages traitant de l'historique de ces « débats sur la race », ce chapitre constitue une synthèse éclairante et significative qui ne peut pas, face à l'historiographie internaliste, ne pas faire penser aux critiques que S. J. Gould adressait naguère à « l'historiographie officielle » des manuels de géologie¹⁶.

Si l'on excepte le premier chapitre qui présente surtout les institutions et problématiques de la Société d'anthropologie de Tokyo (fondée en 1884) à la fin du XIX^e siècle – on ne pourra d'ailleurs qu'être en accord avec le portrait étrange mais sympathique que brosse Sakano de la figure de Tsuboi Shōgorō 坪井正五郎 (1863-1913) –, les chapitres suivants sont tous thématiques, tout en suivant une progression temporelle. Dans l'ordre, sont présentés : la question aïnoue (chapitre 3) ; la recherche menée à Taiwan et sa relation avec la politique d'assimilation (chapitre 4) ; la nature analogiste des travaux menés à l'Université impériale de Keijō, qui comparaient Japonais et Coréens (chapitre 5) ; le regard condescendant de la recherche réalisée sur les indigènes de Micronésie (chapitre 6) ; la relation entre l'anthropologie et la politique d'expansion durant la période de la « Sphère de co-prospérité de la Grande Asie orientale » (chapitre 7) ; et enfin, les transformations de l'anthropologie durant la période d'Occupation par les alliés et l'introduction de « l'école américaine » (chapitre 8). Les chapitres 2 à 8 reconstituent la filiation des institutions, des hommes et des discours saisie dans différents moments du champ, tout en développant une réflexion sur le sens et le rôle historiques de l'anthropologie, ainsi que sur la nature de ses discours. Cela en suivant les différents objets qu'elle s'est donnés entre 1884 et 1952, c'est-à-dire depuis la période de formation de l'État-nation japonais jusqu'à son expansion maximale, puis lors de la chute de l'Empire du Grand Japon.

D'un point de vue géographique, le lecteur est amené à voyager depuis Tokyo vers le Hokkaidō nouvellement « mis en valeur », puis dans l'île de Taiwan et la Corée coloniales. Ce voyage est l'occasion d'une analyse passionnante des multiples activités des anthropologues dans tous ces territoires d'Asie orientale placés sous domination japonaise. Cette histoire totale montre, de façon édifiante, comment, dans les trois cas de Hokkaidō, de Taiwan et de la Corée, les anthropologues rendirent possible et assurèrent la continuité de la recherche et des enquêtes, depuis la période d'installation du pouvoir japonais jusqu'à la fondation des universités impériales des colonies (1926-1928) : au travers des premières « enquêtes

¹⁶ Stephen J. GOULD, *Aux racines du temps. Mythes et métaphores autour du temps géologique*, Paris, Livre de poche, 1990, 318 p.

sur les mœurs » (*kanshū chōsa* 慣習調査) organisées par le Gouvernement général de Taiwan et par celui de Corée dans le cadre de l'appropriation des terrains¹⁷, ou bien au travers des nombreuses sociétés savantes qui gravitaient autour desdits gouvernements généraux, pour ensuite s'installer dans les universités impériales de Taihoku et de Keijō. L'anthropologie a ainsi fonctionné, de façon constante, à la fois comme dispositif de savoir et comme dispositif de pouvoir. Cela ne signifie pas nécessairement une imbrication évidente avec le pouvoir politique proprement dit ou une participation directe au sein des organes de décision (imbrication et participation qui sont, en réalité, de degrés très variables), mais plutôt le fait que les discours de l'anthropologie étaient émis dans le contexte social et géopolitique d'une époque précise, contexte de « l'Ère des empires » avec lequel ils s'accordaient et au sein duquel ils eurent un certain effet. Cet effet était de toujours réifier l'Altérité objet de la recherche, c'est-à-dire de la transformer en un objet susceptible d'être intégralement décrit, et de l'intégrer systématiquement au sein d'une taxinomie des peuples et des cultures, que cela soit fait sur un mode hiérarchisant ou sur un mode différentialiste — ambiguïté du regard exotique.

Revenons un instant sur le Hokkaidō. Sakano associe avec clarté les « études aïnoues » et le discours condescendant et ségrégatif énoncé à l'encontre de ces populations du nord de l'archipel, suivant la recherche menée notamment par Kinase Takashi 木名瀬高嗣¹⁸. Sakano¹⁹ et Kinase, de même que Murai Osamu 村井紀²⁰ et Kaiho Yōko 海保洋子²¹, ont été les premiers historiens à montrer de quelle façon cette configuration générale associant le « débat sur les Koropokgrus/Ainoux préhistoriques », le « discours sur l'extinction des Ainoux » ou encore le courant linguistique gravitant autour de Kindai.ichi Kyōsuke 金田一京介 (1882-1971) qui tentait

¹⁷ Sur ce point, voir le développement de Max WEBER dans *Économie et société* à propos du « droit coutumier » (Paris, Pocket, vol. 2, p. 23-41), développement d'autant plus intéressant que WEBER est contemporain de la période ici traitée.

¹⁸ Par exemple : KINASE Takashi, « "Ainu Metsubō" ron no shosō to kindai Nihon » 『アイヌ滅亡』論の諸相と近代日本 (Les différents aspects du discours sur « l'extinction des Ainoux » dans le Japon moderne), dans SHINOHARA Tōru 篠原徹, *Kindai Nihon no tashazō to jigazō* 近代日本の他者像と自画像 (Représentations de l'Altérité et du Soi dans le Japon moderne), Tokyo, Kashiwa shobō 柏書房, 2001, p. 54-84.

¹⁹ La thèse générale développée dans ce troisième chapitre l'avait déjà été dans l'article de SAKANO : « Korobokkuru ronsō to "Nihonjin" no fuzai » コロボックル論争と『日本人』の不在 (L'absence des « Japonais » dans la controverse sur les Koropokgrus), *Seibutsugaku shi kenkyū* 生物学史研究 (Revue d'histoire de la biologie), n° 66, 2000, p. 43-58.

²⁰ MURAI Osamu, « "Koji", "Ainu", "metsubō", "jōmin" » 『孤児』・『アイヌ』・『滅亡』・『常民』 (« Orphelins », « Ainoux », « extinction » et « peuple ordinaire »), article compilé dans *Nantō Ideorogī no hassei* 南島イデオロギーの発生 (La formation de l'idéologie des Mers du Sud), éd. augmentée, Tokyo, Ōta shuppan 太田出版, 1995, 287 p.

de compiler les épopées mythiques des Aïnous, participait de la construction altéroréférentielle de l'identité collective japonaise et de la perpétuation/reproduction du regard ségrégatif à l'encontre desdits Aïnous. Partant du constat d'une « absence des Japonais » dans les modèles d'ethnogenèse débattus, Sakano souligne qu'« émettre des énoncés à propos d' "Eux", c'est en réalité créer une frontière entre "Eux" et "Nous" » (p. 90), et considère cet acte comme un élément du processus de construction nationale. Ce type de questionnement et d'analyse avait été systématiquement éludé par l'historiographie internaliste jusqu'alors, comme par exemple dans les études de Terada, de Kudō ou de Saitō susmentionnées. Ces chercheurs s'étaient contentés de présenter ces discours ségrégatifs comme du « pur savoir ». À l'inverse, Sakano développe plus avant sa problématique pour discuter, par exemple, des exhibitions d'indigènes, point qui avait été souligné très tôt par l'historien Inoue Kiyoshi 井上清²² et qui soulève aujourd'hui de grands débats chez les historiens français autour de l'ouvrage *Zoos Humains*²³.

S'éloignant de la métropole, l'auteur analyse le fonctionnement de l'« école de Keijō » pour mettre en lumière cette nature fondamentale des discours anthropologiques comme discours produisant de l'exotisme, un orientalisme au sens d'Edward W. Saïd²⁴. Autrement dit, le fait de « transformer en objets d'études » les indigènes des colonies aura permis de poser l'État-nation comme « modernité » et « civilisation ». Dans la continuité du travail d'Oguma sur l'orientalisme japonais en Corée²⁵, Sakano explique pour la Corée coloniale, peut-être un peu rapidement, comment le travail d'Akiba Takashi 秋葉隆 (1888-1954) sur le shamanisme et les *mudang* 무당 (jp. *miko* 巫女), en présentant ceux-ci comme des axes centraux de la « culture coréenne », contribua à la formation de l'identité coréenne moderne après 1945, participant en réalité à un travail d'« invention de la tradition » qui a influencé les Coréens eux-mêmes. La recherche japonaise sur la Corée a aussi eu pour effet, en contexte colonial, de motiver le culturalisme et contribua ainsi à la formation de l'identité

²¹ KAIHO Yōko, *Kindai hoppō shi* 近代北方史 (Histoire moderne des territoires du nord), Tokyo, San.ichi shobō 三一書房, 1992, 327 p.

²² INOUE Kiyoshi, *Nihon teikokushugi no keisei* 日本帝國主義の形成 (La formation de l'impérialisme japonais), Tokyo, Iwanami shoten, 1968, p. 296-297.

²³ Gilles BOËTSCH *et al.* (dir.), *Zoos humains : Au temps des exhibitions humaines*, 2002, Paris, La Découverte, 2004, 486 p. Voir le compte-rendu par C. BLANCKAERT : « Spectacles ethniques et culture de masse au temps des colonies », *Revue d'histoire des sciences humaines*, n° 7, 2002, p. 223-232.

²⁴ Edward W. SAÏD, *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, 1978, Paris, Seuil, 1980, 2005, 422 p.

²⁵ OGUMA Eiji, « *Nihonjin* » no kyōkai <日本人>の境界 (Les frontières de la « japonité »), Tokyo, Shin.yōsha, 1998, 778 p. Voir aussi : Stefan TANAKA, *Japan's Orient. Rendering Pasts into History*, Berkeley, University of California Press, 1993, 305 p.

collective dans la péninsule. Le chapitre 5 est l'occasion d'une analyse passionnante des interactions entre chercheurs japonais et coréens à partir des années 1920 (p. 310-320), démontrant que la colonisation n'était pas que « subie » mais avait aussi entraîné un mouvement créatif du côté coréen²⁶.

Le même phénomène peut être constaté à Taiwan après la décolonisation : les catégories ethniques élaborées à la fin du XIX^e siècle par Torii Ryūzō 鳥居龍藏 (1870-1953) « bien que légèrement corrigées, correspondent toujours aujourd'hui à l'interprétation dominante » et, là aussi, ces « catégories ethniques ont, de fait, joué un rôle dans le processus de formation identitaire [des tribus aborigènes de Taiwan], ce qui témoigne, quoi que l'on en pense en bien ou en mal, de l'étroite relation qui a existé entre la domination coloniale et l'anthropologie » (p. 253). (Et d'ailleurs, aujourd'hui, ce corpus de Torii concourt, entre autres facteurs, à la formation d'une identité taiwanaise « métisse », élément non négligeable dans l'affirmation de Taiwan face à la République populaire de Chine²⁷). C'est précisément cette complexité historique que l'ouvrage parvient à rendre.

Au-delà des débats sur la « repentance coloniale », qui concerne essentiellement la responsabilité posthume des violences²⁸, l'ouvrage *Teikoku Nihon to jinruigakusha* montre que le legs de la colonisation japonaise est bien plus épais que ce que l'on aurait pu croire de prime abord. Ce legs touche non seulement à la conception que les peuples anciennement colonisés se font d'eux-mêmes, mais aussi aux outils et aux cadres théoriques (méthodes, catégories, etc.) qu'ils utilisent pour se définir. Par exemple, si un sociologue/anthropologue comme Murayama Chijun 村山智順 (1891-1968), un autre personnage présenté par Sakano et qui travaillait pour le Gouvernement général de Corée, a d'évidence eu une influence sur ledit Gouvernement général, on ne peut nier son importance après 1945 comme source d'informations sociologiques/anthropologiques sur la Corée de l'époque coloniale ni l'influence qu'il possède encore aujourd'hui à ce titre (par exemple, son étude *Chōsen no gunshū* 朝鮮の群衆 [Les foules de Corée], non traitée dans le présent ouvrage). Sakano soulève tous ces points, qui sans doute auraient mérité d'être discutés davantage

²⁶ Sur ce point : Gi-Wook SHIN et Michael ROBINSON (dir.), *Colonial Modernity in Korea*, Harvard, Harvard University Press, 1999, 496 p.

²⁷ Sur ce thème, voir la synthèse de l'historien KOBAYASHI Masatake 小林正丈, *Taiwan : hen.yō shi chūcho suru aidentiti* 台湾：変容し躊躇するアイデンティティ (Taiwan : une identité mouvante et hésitante), Tokyo, Chikuma shinsho, 2001, 254 p.

²⁸ Voir Daniel LEFEUVRE, *Pour en finir avec la repentance coloniale*, Paris, Flammarion, 2006, 229 p.

pour la période qui suit la décolonisation en 1945. On ne peut qu'espérer une autre recherche du même auteur sur les relations dans le domaine des représentations entre l'époque de l'Empire du Grand Japon et la période post-coloniale (au sens chronologique du terme). À mon sens, davantage que la participation active – mais rare²⁹ – des anthropologues aux organes de décision dans le cadre de l'effort impérialiste, c'est l'articulation entre le discours anthropologique, d'une part, et, d'autre part, la perception du Réel et des identités collectives, dans le monde d'avant 1945, qui peut permettre de cerner avec précision l'essence des discours étudiés et ainsi montrer, comme le souligne Sakano, le poids épistémologique effectif de ce champ.

Semblablement, le chapitre 6 montre quel fut le haut degré d'implication des anthropologues en Micronésie, ainsi que leur rôle dans l'édification d'une image d'« insulaires paresseux » (*taida tōmin* 怠惰島民) au sujet des populations locales. Au-delà des différences d'époque et de contexte, ce chapitre portant sur l'avancée japonaise dans les « Mers du Sud » (Nan.yō 南洋) n'évoque-t-il pas l'attitude des Américains à Okinawa après la Seconde Guerre mondiale ? Le chapitre 7 se concentre sur les caractéristiques des discours de la période de guerre totale, durant la seconde Guerre Sino-japonaise et la Guerre du Pacifique, pour expliquer comment l'anthropologie a accédé à un statut de savoir de plus en plus nécessaire au fur et à mesure de l'élargissement territorial de l'Empire du Grand Japon. Au moment même où était proclamé l'idéal du panasiatisme (après août 1940), « les membres du Centre de recherches ethnologiques [qui venait d'être fondé] en devinrent les agents et se mirent à poursuivre des enquêtes ethnologiques portant sur l'ensemble des régions de la Sphère de co-prospérité de la Grande Asie orientale » (p. 417). En effet, celle-ci « correspondait à un espace géographique intégrant un nombre de peuples absolument sans commune mesure avec celui des anciennes colonies, ce qui, on le comprend, créa un besoin urgent en connaissances sur tous ces peuples » (p. 418).

C'est d'ailleurs après 1940, et non avant, que le *lobby* de la « pureté raciale » eut enfin la possibilité d'affirmer ouvertement son discours sur la nécessité de stopper la politique de métissage et d'assimilation, tandis que s'affirmait parallèlement une orientation plus favorable aux discours de l'eugénisme et de la séparation entre le centre et la périphérie. Cette nouvelle

²⁹ On peut évoquer, par exemple, les déclarations emblématiques de TORII ou bien celles d'AKIBA sur « l'unité spirituelle entre la métropole et la Corée » après le mouvement du 1^{er} mars 1919 en Corée (p. 323-324), mais il s'agit de cas particuliers n'autorisant aucune généralisation.

direction entra en conflit avec le discours dominant de l'assimilation³⁰. Il est d'autant plus important, pour l'historien, de cerner avec précision le contexte d'émergence de ce type de discours raciste que l'un des porte-paroles du mouvement pro-eugénisme, Hasebe Kotondo 長谷部言人 (1882-1969), eut après la guerre et la décolonisation un rôle central au sein des discours sur la japonité – le *Nihonjin-ron*. Hasebe s'opposa vers 1940 aux politiques d'assimilation de l'impérialisme en vigueur à l'époque, pour déclarer que : « le métissage dans les terres extérieures [...] a de fortes chances, avec l'accumulation des générations, de provoquer un renforcement des éléments étrangers [c'est-à-dire indigènes] et un affaissement des éléments intérieurs [japonais], ce qui rendra finalement malaisée la conduite de la politique d'impérialisation recherchée » (p. 445)³¹. Après la guerre, ce même chercheur présida la Société japonaise d'anthropologie, depuis laquelle il affirma la continuité intégrale de la « race japonaise » depuis le Paléolithique. Une telle assertion aurait été impossible avant le tournant de 1940.

Dans toutes les situations décrites par Sakano, c'est une imbrication entre anthropologie et contexte impérialiste caractéristique de l'époque moderne qui peut être observée. En ce sens que l'anthropologie est un savoir qui ne peut exister sans l'impérialisme, et qu'en retour l'impérialisme est à la fois le plus grand promoteur et le plus grand demandeur de connaissances anthropologiques. Quel que soit le contenu concret ou l'orientation politique de ce savoir – contenu et orientation qui varient largement entre l'assimilationnisme d'un Tsuboi et la position eugéniste d'un Koyama Eizō 小山栄三 (1899-1983) –, c'est précisément le contexte de l'impérialisme colonial qui a soutenu ce mouvement à double sens de la recherche, allant de l'enquête au pouvoir et au social, et vice-versa, ce contexte constituant l'espace historique au sein duquel la recherche anthropologique a pu fonctionner de façon *optimum*.

Au-delà de la filiation historique de ces discours et de ces pratiques, c'est la relation intrinsèque entre contexte d'émission du discours et recherche anthropologique qui est interrogée. En effet, bien qu'il se penche sur le cas particulier des savants de l'empire colonial japonais, cet ouvrage porte en lui de l'universel et du général, car on y retrouve, malgré certaines différences, le même type de contexte aboutissant au même type

³⁰ Au sujet de la loi eugénique nationale (*Kokumin yūsei hō* 国民優生法) de 1940, voir YONEMOTO Shōhei 米本昌平, MATSUBARA Yōko 松原洋子 *et al.*, *Yūseigaku to ningen shakai* 優生学と人間社会 (Eugénisme et société des hommes), Tokyo, Kōdansha 講談社, 2000, 286 p.

³¹ Je traduis *kōminka* 皇民化 (*seisaku* 政策) par (politiques d') « impérialisation » en suivant le néologisme de Hannah ARENDT dans *Les origines du totalitarisme*, vol. 2 : *L'impérialisme*, où elle utilise ce mot dans cette acception.

de discours que pour le cas, par exemple, de l'impérialisme français, avec ses allers-retours entre savants de la capitale impériale qu'était Paris et ethnographes de terrain (notamment en Afrique), ses débats incessants sur la langue et sur la composition raciale des populations, ou encore ses conflits entre « assimilation » et « association » (i.e. ségrégation). Autant d'éléments homologues qui nous interdisent de conclure à du « spécifique », mais nous incitent plutôt à considérer ce cas d'étude sur les savoirs modernes dans toute son ampleur. Dans tous les cas de figure, ces personnes devenues « objets » de l'anthropologie furent pensées dans leur altérité radicale ou dans leur différence comparée, tantôt pour mieux construire l'anthropologue observant comme sujet moderne, comme l'a déjà souligné Tomiyama³², tantôt pour mieux légitimer la « mission civilisatrice » de la colonisation. Que ce soient les « indigènes » aïnou, les « barbares de Taiwan » – victimes de la « politique de gestion des barbares » (*Taiwan riban* 台湾理蕃 ; c'est-à-dire les « opérations de nettoyage ») –, les Coréens ou encore les Micronésiens, tous ceux-là qui furent au centre de la recherche des années 1880-1945 constituent autant de lignes de force venant démontrer comment l'anthropologie fut un savoir constitutif du Japon moderne à partir de la fin du XIX^e siècle, au même titre que chez les puissances occidentales. C'est parce que le Japon tentait de devenir lui aussi un État-nation, c'est-à-dire une puissance, et qu'il y parvint, qu'il avait lui aussi besoin d'anthropologie et d'« indigènes », « paresseux » selon les cas, afin de satisfaire son propre regard exotisant. Cette étude historique de Sakano sur l'anthropologie japonaise met non seulement en lumière un pan mal connu de ce champ du savoir, mais montre également quels sont les liens épistémologiques qui se sont mis en place entre le Japon et les autres puissances depuis la fin du XIX^e siècle. Cet ouvrage constitue une lecture indispensable non seulement pour les spécialistes d'histoire des sciences, mais aussi pour les anthropologues intéressés par l'histoire de leur discipline ou encore pour tous les historiens de la colonisation moderne.

³² TOMIYAMA, *op. cit.*, 1994.

Bibliographie

Hannah ARENDT, *Les origines du totalitarisme*, vol. 2 (*L'impérialisme*), Paris, Seuil.

Claude BLANCKAERT, « Spectacles ethniques et culture de masse au temps des colonies », *Revue d'histoire des sciences humaines*, n° 7, 2002, p. 223-232.

Claude BLANCKAERT (dir.), *Les politiques de l'anthropologie. Discours et pratiques en France (1860-1940)*, Paris, L'Harmattan, 2001, 493 p.

Claude BLANCKAERT, « L'anthropologie personnifiée », introduction à : Paul BROCA, *Mémoires d'anthropologie*, Paris, Éd. Laplace, 1989 (1^e éd. 1871), p. i-xliii.

Gilles BÖETSCH *et al.*, *Zoos humains : Au temps des exhibitions humaines*, 2002, Paris, La Découverte, 2004, 486 p.

Noël COYE, *La préhistoire en parole et en acte*, Paris, L'Harmattan, 2001, 338 p.

Albert et Jacqueline DUCROS (dir.), *L'homme préhistorique. Images et imaginaires*, Paris, L'Harmattan, 2000, 287 p.

Stephen Jay GOULD, *Aux racines du temps. Mythes et métaphores autour du temps géologique*, Paris, Livre de poche, 1990, 318 p.

Stephen Jay GOULD, *La mal-mesure de l'homme – Nouvelle édition*, Paris, éd. Odile Jacob, 1997, 468 p. (éd. américaine : *The Mismeasure of Man*, W. W. Norton & Co Inc., 1996)

Paul GRAVES-BROWN (dir.), *Cultural Identity and Archaeology: the Construction of the European Communities*, Londres, Routledge, 1996, 284 p.

Eric HOBBSBAWM et Terence RANGER (dir.), *L'invention de la tradition*, Paris, éd. Amsterdam, 2006 (1^e éd. 1983), 370 p.

INOUE Kiyoshi 井上清, *Nihon teikokushugi no keisei* 日本帝国主義の形成 (La formation de l'impérialisme japonais), Tokyo, Iwanami shoten, 1968, 407 p.

KAIHO Yōko 海保洋子, *Kindai hoppō shi* 近代北方史 (L'histoire moderne des territoires du nord), Tokyo, San.ichi shobō 三一書房, 1992, 327 p.

KINASE Takashi 木名瀬高嗣, « "Ainu Metsubō" ron no shosō to kindai Nihon » 『アイヌ滅亡』論の諸相と近代日本 (Les différents aspects du discours sur "l'extinction des Aïnous" dans le Japon moderne), dans SHINOHARA Tōru 篠原徹 (dir.), *Kindai Nihon no tashazō to jigazō* 近代日本の他者像と自画像 (Représentations de l'Altérité et du Soi dans le Japon moderne), Tokyo, Kashiwa shobō 柏書房, 2001, p. 54-84.

KIYONO Kenji 清野謙次, *Nihon no jinruigaku-kōkōgaku shi* 日本の人類学・考古学史 (Histoire de l'anthropologie et de l'archéologie du Japon), 2 vol., Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店, 1954-1955, 731 p. et 829 p.

KIYONO Kenji, *Nihon jinshu ron henshen shi* 日本人種論変遷史 (Histoire de l'évolution des débats sur la race au Japon), Tokyo, Koyama shoten 小山書店, 1944, 619 p.

KIYONO Kenji, *Nihon minzoku* 日本民族 (Le peuple japonais), *Iwanami kōza – Tōyō shichō* 岩波講座東洋思潮 (Cours Iwanami – La pensée orientale), Tokyo, Iwanami shoten, 1934, 53 p.

KOBAYASHI Masatake 小林正丈, *Taiwan : hen.yō shi chūcho suru aidentiti* 台湾 : 変容し躊躇するアイデンティティ (Taiwan : une identité mouvante et hésitante), Tokyo, Chikuma shinsho, 2001, 254 p.

KUDŌ Masaki 工藤雅樹, *Kenkyū shi – Nihon jinshu ron* 研究史・日本人種論 (Histoire des débats sur la race au Japon), Tokyo, Yoshikawa Kōbunkan 吉川弘文館, 1979, 320 p.

Daniel LEFEUVRE, *Pour en finir avec la repentance coloniale*, Paris, Flammarion, 2006, 229 p.

MURAI Osamu 村井紀, « “Koji”, “Ainu”, “metsubō”, “jōmin” » 『孤児』・『アイヌ』・『滅亡』・『常民』 (“Orphelins”, “Ainous”, “extinction” et “peuple ordinaire”), article compilé dans *Nantō Ideorogī no hassei* 南島イデオロギーの発生 (La formation de l'idéologie des Mers du Sud), édition augmentée, Tokyo, Ōta shuppan 太田出版, 1995, 287 p.

NAKAMURA Teiri 中村禎里, *Seibutsugaku o tsukutta hitobito* 生物学を創った人々 (Ceux qui ont construit la biologie), Tokyo, Nihon hōsō shuppankai 日本放送出版会, 1974, 222 p.

Arnaud NANTA, « L'altérité aïnoue dans le Japon moderne (années 1880-1900) », *Annales HSS*, EHESS, 2006-1, p. 247-273

Arnaud NANTA, « Débats autour des fouilles archéologiques à Osaka, 1917-1920 », *Ebisu*, Maison franco-japonaise, n° 32, 2004, p. 25-63

Arnaud NANTA, « Débats sur les origines du peuplement de l'archipel japonais dans l'anthropologie et l'archéologie (décennie 1870 – décennie 1990) », thèse de doctorat, Paris 7 – GHSS, 2004, 966 p.

Arnaud NANTA, « Anthropologie, archéologie et identité au Japon (décennies 1870-1990) », *Bulletin de la Société française pour l'histoire des sciences de l'Homme*, n° 27, Paris, Centre Koyré, 2004, p. 102-109.

OGUMA Eiji 小熊英二, “*Nihonjin*” no kyōkai <日本人>の境界 (Les frontières de la “japonité”), Tokyo, Shin.yōsha 新曜社, 1998, 778 p.

OGUMA Eiji, *Tan.itsu minzoku shinwa no kigen* 単一民族神話の起源 (Aux origines du mythe du peuple homogène), Tokyo, Shin.yōsha, 1995, 450 p.

Éric PERRIN-SAMINDAYAR (dir.), *Rêver l'archéologie au XIX^{ème} siècle : de la science à l'imaginaire*, Saint-Étienne, Presses de l'Univ. de Saint-Étienne, 2001, 323 p.

Britta RUPP-EISENREICH (dir.), *Histoires de l'anthropologie (XVI^e-XIX^e siècles)*, Paris, Klincksieck, 1984, 447 p.

Edward W. SAID, *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, 1978 (1980) (2005), Paris, Seuil, 422 p.

SAITŌ Tadashi 齊藤忠, *Nihon kōkogaku shi* 日本考古学史 (Histoire de l'archéologie du Japon), Yoshikawa Kōbunkan, 1974, 349 p.

Gi-Wook SHIN et Michael ROBINSON (dir.), *Colonial Modernity in Korea*, Harvard, Harvard University Press, 1999, 496 p.

Stefan TANAKA, *Japan's Orient. Rendering Pasts into History*, Berkeley, University of California Press, 1993, 305 p.

SAKANO Tōru 坂野徹, *Teikoku Nihon to jinruigakusha 1884-1952 nen* 帝国日本と人類学者 1884-1952年 (L'empire japonais et les anthropologues, 1884-1952), Tokyo, Keisō shobō 勁草書房, 2005, 511 p.

SAKANO Tōru, « Korobokkuru ronsō to “Nihonjin” no fuzai » コロボックル論争と『日本人』の不在 (L'absence des “Japonais” dans la controverse sur les Koropokgrus), *Seibutsugaku shi kenkyū* 生物学史研究 (Revue d'histoire de la biologie), n° 66, 2000, p. 43-58.

Alain SCHNAPP, *La conquête du passé*, Paris, Livre de poche, 1993, 511 p.

TAKEZAWA Yasuko 竹沢泰子 (dir.), *Jinshu gainen no fuhensei o tou – Seiyō paradaimu o koete* 人種概念の普遍性を問う—西洋パラダイムを超えて (L'universalité du concept de race en question. Pour dépasser le paradigme occidental), Tokyo, Jinbun shoin 人文書院, 2005, 548 p.

TERADA Kazuo 寺田和夫, *Nihon no jinruigaku* 日本の人類学 (L'anthropologie japonaise), Tokyo, Shisaku sha 思索社, 1975, 266 p.

TOMIYAMA Ichirō 富山一郎, « Kokumin no tanjō to “Nihon jinshu” » 国民の誕生と『日本人種』 (La naissance de la nation et la « race japonaise »), *Shisō* 思想, n° 845, 1994, p. 37-56.

Céline TRAUTMANN-WALLER (dir.), *Quand Berlin pensait les peuples. Anthropologie, ethnologie, psychologie (1850-1890)*, Paris, Éd. du CNRS, 2004, 248 p.

Max WEBER, *Économie et société*, Paris, Pocket, 2 vol.

Eric WILLIAMS, *Capitalism and Slavery*, Univ. of North Carolina Press, 1944, 285 p.

YONEMOTO Shōhei 米本昌平, MATSUBARA Yōko 松原洋子 et al. (dir.), *Yūseigaku to ningen shakai* 優生学と人間社会 (Eugénisme et société), Tokyo, Kōdansha, 講談社, 2000, 286 p.